

L'Echiquier du vent

Jeudi 02/12/2021 21h00

De Mohammad Reza Aslani

Dim 05/12/2021 19h00

(Iran- 18/08/2021)

Lun 06/12/2021 14h00

Court métrage FROM MARIA de Ana Moreira – Documentaire – 1'

Mohammad Reza Aslani, né le 9 décembre 1943 à Rasht, Iran, est un cinéaste, théoricien de l'art, graphiste et poète iranien, surtout connu pour ses films expérimentaux et ses documentaires. Il est également co-auteur du Manifeste Espacementalisme (le Poème de l'imagination) et l'un des principaux poètes de la Poésie de la Nouvelle Vague d'Iran, bien qu'il n'ait jamais signé le Manifeste. Il a étudié la peinture à l'École d'Arts Décoratifs de Téhéran devenue l'Université des Arts. Il est également diplômé de l'école technique de télévision et de cinéma. Avant de devenir cinéaste il se fait connaître en tant que poète. Son dernier recueil de poèmes historiques et épiques intitulé Mille vins de mille vents a été publié en 2019.

Il a réalisé deux longs métrages dont *L'échiquier du vent* en 1976, deux courts métrages et des documentaires dont de nombreux documentaires expérimentaux et des séries télévisées.

L'échiquier du vent (Shatranj-e Baad), film iranien de Mohammad Reza Aslani, fait à la fois figure de rareté et de miraculé.

L'histoire est contée par sa fille, Gita Aslani Shahrestani, venue présenter cette séance extraordinaire. Le film date de 1976 et n'a été projeté que trois fois. Deux fois au festival de Téhéran 1976, dont une projection sabotée (le film heurtait le régime en place) et une autre devant une salle quasi vide. Le film a été retiré de la programmation par le jury et les bobines confisquées. Longtemps considéré perdu, le film a été retrouvé par hasard par la fille du réalisateur chez un brocanteur. Mohammad Reza Aslani a pu retrouver son bien et grâce aux talents conjugués de la [Film Foundation](#) de Martin Scorsese et de la [Cineteca](#) de Bologne, superviser sa restauration. C'est à Bologne qu'a eu lieu la troisième projection, première mondiale de sa vie nouvelle avant Lyon cette semaine.

Dans l'opulence d'une grande maison bourgeoise, dont les décors sont inspirés des miniatures persanes (superbe direction artistique), une héritière paraplégique doit faire face aux convoitises de trois hommes, son beau-père et ses deux neveux. Elle ne peut compter que sur le seul soutien de sa servante. Aslani orchestre un petit jeu de massacre au sein d'une bourgeoisie exsangue (l'action se passe au début du XXe siècle mais le film est sorti trois ans avant la révolution de 1979). (...) A l'immobilité de l'héritière, clouée dans un fauteuil en rotin

qui rappelle étrangement celui d'[Emmanuelle](#) (le film de Just Jaeckin est sorti en 1974), répondent les virevoltes de la servante. Parmi les très belles scènes du film, une évocation de relation lesbienne entre les deux femmes confirme le sous texte érotique jugulé par une atmosphère claustrophobique. Le récit est rythmé et aéré à quatre reprises par le chœur des lavandières, un plan fixe d'une composition picturale étourdissante, dans lequel un groupe de femmes commente l'action. La tragédie prend alors des airs opératiques. (...)

Film de pure mise en scène, ***L'échiquier du vent*** mérite amplement la seconde vie à laquelle sa splendide restauration le prépare*. Lebleudumiroir.fr

Modernité sidérante

Fable grinçante, *L'Echiquier du vent* manifeste ce goût du macabre qu'on connaît à d'autres classiques du cinéma iranien, comme *La Nuit du bossu* (1965), de Farrokh Gaffary (1921-2006), où il était déjà question d'un cadavre encombrant. Mais s'il fallait trouver des points de comparaison à un film aussi atypique, ce serait moins à domicile que dans certains récits de la domesticité délétère comme *La Servante* (1960), du Sud-Coréen Kim Ki-young, ou du refoulé familial comme *Sandra* (1965), de Luchino Visconti.

Le décor unique du manoir se referme comme un théâtre d'ombres et de décomposition sur cette famille disloquée, rongée par l'appât du gain. Aslani filme les lieux comme un grand caveau aux lumières ocre et faisandées, et peu à peu comme une maison hantée, aux bruits inquiétants et aux présences dérobées, où les personnages aux visages blêmes apparaissent de plus en plus comme les fantômes d'un monde en voie d'extinction. Le cinéaste joue à merveille du nivellement des étages comme de l'enfilade des espaces pour décrire les rapports de méfiance entre les habitants, nourrissant une esthétique du soupçon et de la dissimulation. La présence abondante des objets, des pièces d'orfèvrerie, des effigies sculptées, semble désigner le « devenir-chose » de chacun, son irrémédiable perte d'humanité.

D'une modernité sidérante, le film pousse la transgression très loin, dépeignant le meurtre, mais aussi les amours saphiques entre l'héritière et sa servante lors d'une scène éminemment troublante qui se résout en un magnifique jeu de mains. Avec ses cadres larges ouvrant un espace de menace autour des personnages et de majestueux glissements de mise en scène, Aslani souligne la beauté des lieux et des choses (le cadre de vie de la haute bourgeoisie), mais aussi le pourrissement qui gît en dessous. Aucun doute sur la portée métaphorique du film, qui, par sa trame de regards en coin et de chuchotements, racontait la fin d'un monde, la désagrégation de toute une société. En 1976, ce monde était encore celui de la monarchie, renversée trois ans plus tard par la révolution. **(Le Monde - Mathieu Macheret - 18/08/20)**

Prochaines séances :

Film (Dim 00/00 11h — Lun 00/00 14h — Mar 00/00 20h00)